



Éparses, les positions psychiques que chacun est susceptible de tenir au creux d'une seule, d'une simple expérience émotionnelle.

Je me souviens – c'était il y a longtemps – qu'un jour où je pleurais beaucoup, je rencontrai par hasard mon visage dans le miroir. Quelque chose alors se brisa, quelque chose apparut : mon existence devint éparse, clivée. Je découvris, à me voir pleurant, une perception nouvelle : cela partait sans doute de moi-même et de mon chagrin du moment, mais cela ouvrait soudain une

dimension bien plus large, impersonnelle et intéressante. Un ailleurs dans l'ici même. C'était devenu, en un seul instant et sans doute pour le reste de ma vie, la leçon d'un nouveau regard. Il était né de la mise à distance, fatale dans cette situation optique : me voyant pleurer, j'observai tout à coup, comme de l'extérieur, ce que l'émotion, chose tout intérieure, modifiait sur l'interface de mon visage (pas beau à voir, d'ailleurs : régressif, grimaçant, chiffonné). En conséquence de quoi mon chagrin se doubla d'une sorte de conscience refroidie sans être apaisée, tranchante, curieuse de plus de détails, déjà ironique : un acte de connaissance, en somme.

On oppose en général le contact et la distance. On a bien tort de le faire. Le contact et la distance s'impliquent mutuellement : au plan temporel (car ils s'engendrent mutuellement) comme au plan spatial (car ils ne cessent d'aller et venir dans l'épars l'un vers l'autre et finissent par s'enchevêtrer, par s'embrasser réciproquement). Dans la minuscule expérience que je relate, j'avais certes créé une certaine distance : vis-à-vis de moi-même par le biais de mon reflet dans le miroir, vis-à-vis de ma tristesse par le biais de ma situation d'observateur. Cependant je n'avais perdu le contact ni avec moi-même, ni avec cette tristesse qui n'avait évidemment pas disparu comme cela, de but en blanc. Je crois même pouvoir dire que j'ai su un peu mieux, par cette mise en perspective imprévue, où se trouvaient les limites de ce « moi » enfermé dans sa tristesse, où se trouvaient donc les issues possibles, les façons de transgresser de telles limites. J'ai dû, à ce moment, imaginer

quel mouvement était possible pour ouvrir une telle tristesse et franchir les limites de ma propre clôture émotionnelle.

Il y a toujours un médium entre le contact et la distance : une vitre, une membrane, un diaphane, de l'air, de l'eau. Il y avait juste, ce jour-là, entre mon œil et mon image dans le miroir, un peu d'air, quelques larmes et le tain de la glace (avec l'épaisseur de celle-ci). Me voir pleurer, c'était d'abord instaurer le règne du médium sur le visible lui-même : le résultat en fut une certaine opacité. Les larmes me montant aux yeux, mon *voir* était floué, sinon contredit, par mon *pleurer*. Et, en effet, je me voyais flou. Mais bientôt cette situation étrangement se renversa : quelque chose comme une nouvelle lucidité allait bientôt prendre le relais. Mes yeux avaient dû « faire le point » et cela, probablement, au moment même où la surprise – désagréable – de m'apercevoir en train de pleurer se modifiait, se concentrait sur un nouveau geste, celui d'observer, d'interroger du regard, donc de connaître ou, tout au moins, d'« essayer voir ». Finalement les larmes avaient éclairci mon regard.

Y aurait-il une relation entre *se lamenter* et *se regarder* ? Si ce rapport existe bien, alors *se lamenter* pourrait être, dans certaines conditions ou sous certaines mises en perspective, autre chose qu'un simple *pathos* subi : un geste actif de connaissance, une tentative pour soulever la douleur qui vous accable. Symétriquement, *se regarder* devrait être pensé comme un mouvement d'affect et pas seulement de connaissance visuelle. Sans doute cette relation a-t-elle quelque chose de tragique,

notamment si l'on pense au vers fameux d'Eschyle, dans l'*Agamemnon*, par lequel sagesse et connaissance étaient censées avoir été offertes aux mortels à travers un *pathei mathos*, c'est-à-dire un « savoir par l'épreuve », une science de – ou dans – la douleur. Il est frappant que Gershom Scholem, vers 1917 (il avait à peine vingt ans), ait voulu parler de la *kinah*, la lamentation juive, en termes de « tragédie » et de « poésie », mais aussi d'affect et d'enseignement tout à la fois : « Être signifie être source de lamentation. [...] L'enseignement et la lamentation étaient frère et sœur chez ce peuple [juif], et chez lui il pouvait arriver que l'enseignement se lamentait et que la lamentation enseignait¹. »

Martin Buber, qui avait commencé dès 1903 de collecter les récits de la tradition hassidique, évoqua dans son grand recueil, publié quelques décennies plus tard, la figure presque ultime – « comme l'acte final d'un drame », écrivait-il – du rabbi Menahem Mendel de Kotzk, mort en 1859. C'était un sage qui se lamentait sur le monde et, par conséquent, ne décolérait jamais. Un « esprit de rébellion » qui, « hirsute, débraillé, le visage horrifiant », criait sur ses propres disciples « des mots hachés, précipités, tumultueux » ; et « devant sa violence tous s'enfu[yaient] en grande hâte, de tous côtés² ». Mais, revenu à sa solitude, il se lamentait beaucoup. Chaque soir il écrivait une page dont nul ne

1. G. Scholem, *Sur Jonas, la lamentation et le judaïsme* (1917-1919), trad. M. de Launay, Paris, Hermann, 2011, p. 61 et 64.

2. M. Buber, *Les Récits hassidiques* (1947), trad. A. Guerne, Paris, Plon, 1963 (rééd. Monaco, Éditions du Rocher, 1978 [éd. 1996, coll.

saura jamais rien puisque le matin suivant, il la déchirait ou la brûlait, et ainsi de suite. Je préfère quant à moi cette version du récit dont je ne sais plus si je l'ai lue quelque part ou si je l'ai inventée : chaque soir il écrivait une page et, le matin suivant, il la prenait dans ses mains, l'approchait de son visage et relisait, tout simplement. Mais à se relire il pleurait tant que ses larmes effaçaient chaque phrase, chaque mot, chaque lettre de son texte. Et ainsi de suite, chaque jour de sa vie.

Comme si le temps tout entier prenait corps de ce rythme vespéral et matinal : espérant, désespéré, toujours recommencé. Ce rythme induit par la rencontre, sur un morceau de papier (médium, surface), d'un peu d'encre (mots, inscriptions) et de quelques larmes (eau, émotions).

« Points »]), I, p. 75-76 (cf. également II, p. 251-276). C. Chalié, *Le Rabbi de Kotzk (1787-1859). Un hassidisme tragique*, Paris-Orbey, Arfuyen, 2018.



Éparses, les bribes de mémoire, matérielles ou psychiques, qu'une même histoire peut nous laisser en partage.

Il aura fallu plusieurs décennies pour qu'une petite liasse de papiers familiaux, qui dormaient dans je ne sais quel coffret, finisse par se retrouver entre mes mains. Papiers jaunis : il y a là une *ketouba* en hébreu arabisé, illisible pour moi, ornée d'étranges figures « kabbalistiques », et provenant de la synagogue de la Ghriba, en Tunisie. Il y a une déclaration du général de Gaulle remerciant ceux qui « répondant à l'appel de la France

en péril », se sont engagés dans les Forces Françaises Libres. Il y a plusieurs citations pour bravoure militaire. Quelques « diplômes » émanant du Bureau des décorations du ministère de la Guerre. Des extraits du registre de l'état civil provenant de Gabès. Un certificat établi à Varsovie en 1923, concernant le mariage de Jonas Huberman avec Rywka Szajman (ou Szejman). Les « cartes de déportés politiques » de ceux-ci établies par la République française le 3 février 1955, soit plus de onze ans après leur mort à Auschwitz-Birkenau.

Il y a aussi deux cartes d'identité avec le même visage de femme : l'une établie (par l'administration préfectorale) au nom d'Estelle Huberman, née le 16 juin 1925 ; l'autre fabriquée (par un faussaire professionnel travaillant pour la Résistance) au nom d'Éliane Héraud, « étudiante française » née le 11 août 1926. Il y a deux certificats de nationalité française plus tardifs. La « copie d'un jugement fixant le décès de Huberman Jonas Héroz et de Szajman Rebecca, son épouse », datée des années 1950. Il y a un diplôme du baccalauréat, série « Philosophie-Lettres », délivré rétroactivement à leur fille le 8 novembre 1944. Et encore trois petits carnets de poésie délicatement recopiés à la main : des poèmes de Goethe et de Hölderlin en allemand, des notes sur la vie de Beethoven, *Les Papillons* de Théophile Gautier, *Il pleure dans mon cœur* de Paul Verlaine, *L'Invitation au voyage* de Charles Baudelaire. Et tant d'autres encore, parmi des extraits de Cicéron, de Ronsard, de Rousseau, de Tolstoï, de Hugo, de Rimbaud, d'Ibsen ou de Marcel Proust... Entre les feuillets de l'un de ces carnets, s'est

glissé par hasard, telle une fleur malfaisante, un timbre-poste amarante à l'effigie du maréchal Pétain. Et, au milieu de plusieurs pages laissées en blanc, cette audace mal cachée, le *Chant des partisans*, « paroles de Joseph Kessel ».

Dans une brève lettre tapuscrite en espagnol, provenant de Buenos Aires, un parent nommé Simon Szejman – résistant communiste ayant fui la Pologne vers l'Est, engagé dans l'Armée rouge puis interné au goulag d'où il avait réussi à s'échapper – s'adresse en 1952 à ses « *queridos sobrinos* » pour leur demander une photographie de la petite Évelyne, née en 1949. Il y a, enfin, marquées de leur tampon écarlate, deux missives officielles provenant de la Croix-Rouge. La première fut envoyée depuis Genève le 11 février 1943 : « Nous vous informons que le secours que nous avons envoyé sur votre demande à Madame Vve Szejman Wolff à Varsovie vient de nous rentrer avec l'indication que la bénéficiaire de s'est pas présentée pour retirer les fonds. Nous vous prions de nous faire savoir si nous pouvons vous faire rembourser cette somme par notre compte de chèque postal à Lyon. »

La parente de Varsovie à qui le « secours » était envoyé ne s'était donc pas « présentée », et pour cause. À qui aurait-elle pu se « présenter » ? Ne s'était-elle pas « absentée » depuis un temps, depuis une cruauté dont je ne sais et, sans doute, ne saurai jamais rien ? Le 22 juillet 1942 n'avait-il pas déjà été, à Varsovie, celui des premières grandes déportations de l'*Aktion Reinhardt* vers Treblinka (un jour qui, étrangement, coïncidait avec

la fête de Tish'a B'av commémorant la destruction du Temple de Jérusalem) ? Adam Czerniaków, le président du Conseil juif du ghetto de Varsovie, ne s'était-il pas déjà suicidé, le 23 juillet, en comprenant qu'il ne réussirait même pas à sauver les enfants ? Le jour du 21 septembre 1942, fête de Yom Kippour, n'avait-il pas marqué l'ultime étape de cette « grande déportation » – comme on l'appelait – où près de 300 000 Juifs du ghetto de Varsovie auront trouvé la mort ? Où pouvait bien être, dans ces conditions, « Madame Vve Szejman Wolff, de Varsovie », en février 1943 ?

Cette première lettre sera donc parvenue à Jonas Huberman et à son épouse au cœur de la province française, dans un moment d'angoisse et d'ignorance quant à ce qui se passait alors là-bas, dans les murs du ghetto de Varsovie où résidait une grande part de cette famille. Puis ils furent eux-mêmes dénoncés par un voisin à la police française, et bientôt renvoyés en Pologne, *via* Drancy, par le convoi n° 72 du 29 avril 1944, à Auschwitz-Birkenau pour y être gazés. Je trouve d'ailleurs, parmi les papiers jaunés, une deuxième lettre de la Croix-Rouge adressée, cette fois-ci, à leur fille par le « Service des familles dispersées ». Elle date du 17 octobre 1944 et précise qu'« à l'heure actuelle, il nous est impossible d'obtenir des renseignements [au] sujet [...] de Monsieur et Madame Jean Huberman détenus à la prison de Clermont-Ferrand [puis] emmenés par les Allemands... »

Pauvres papiers jaunés. Feuilles éparses, à la fois mortes et rescapées. Feuilles sèches ou écorces tombées d'un

arbre généalogique lui-même inséparable de cette vaste forêt qu'on appelle l'histoire. L'espace est immense, le temps est sans fin où souffle le vent du mal que l'homme sait faire à l'homme. Mais à cela résisteront, s'affronteront toujours quelques branches plus hardies que d'autres. Bras qui se lèvent depuis le fondamental désir de survivre, de s'en sortir, de désobéir à la mort.



Éparses, les occasions de revenir, ici et là, encore et toujours, au feu d'un tel désir : lorsque quelques-uns se soulèvent, faisant vaciller une situation de terreur imposée à tous.

Depuis l'enfance je tourne et je retourne psychiquement autour d'une telle situation, celle du ghetto de Varsovie entre 1939 et 1943. Comprendre cette situation défie, sans doute, notre imagination. Mais l'imagination – cette faculté qui est éthique et politique avant même que d'avoir à s'exercer littérairement ou artistiquement,

par exemple – travaille de toute façon dans la dimension du défi, de l'exigence, de l'impossible saisie. On ne possède pas ce qu'on imagine. On imagine éparcement, lacunairement. On imagine à grand-peine, on ressasse infiniment, on demeure en défaut. C'est par l'imagination, néanmoins, que se tracent les voies nécessaires à la compréhension historique et à l'interprétation politique elles-mêmes. Exercer son imagination relèverait en fin de compte, non de la fantaisie personnelle, mais du défi de savoir quelque chose qui ne nous est pas donné immédiatement, clairement ou distinctement. Quelque chose qui « appelle » notre conscience depuis une distance – ainsi, aujourd'hui, la guerre faite à tout un peuple, là-bas en Syrie – ou d'un passé qui, comme celui du ghetto de Varsovie, semble en effet défier notre imagination.

Il y a deux ans environ, j'ai éprouvé la nécessité de revenir à quelques-unes des questions que nous adresse, plus que jamais, la situation humaine du ghetto de Varsovie. J'ai relu les recueils classiques – tel celui de Michel Borwicz, acheté alors que j'étais adolescent, et qui m'avait bouleversé³ – et certaines chroniques rédigées en leur temps par Adam Czerniaków, Hillel Seidman ou Ionas Turkov⁴. J'essayai surtout de comprendre la force

3. M. Borwicz (dir.), *L'Insurrection du ghetto de Varsovie*, Paris, Juliard, 1966.

4. A. Czerniaków, *Carnets du ghetto de Varsovie (1939-1942)*, trad. J. Burko, M. Elster et J.-C. Szurek, Paris, La Découverte, 1996. H. Seidman, *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie (juillet 1942-mars 1943)*, trad. N. Weinstock, Paris, Plon, 1998. I. Turkov, *C'était ainsi*.

extraordinaire – extraordinaire parce que désespérée, aussi certaine de son bon droit que de sa défaite prochaine – qui avait porté un petit nombre de personnes à se révolter contre l’opresseur nazi. Désir immense de soulèvement. Désir brûlant ; désir bientôt brûlé, tout ayant fini en cendres et en gravats, puisque le ghetto fut systématiquement incendié et rasé sur ordre du général SS Jürgen Stroop.

La plupart des insurgés étaient très jeunes, tel Mordechaj Anielewicz, le commandant en chef de l’Organisation de combat, mort les armes à la main à l’âge de vingt-quatre ans. De celui-ci nous reste une brève lettre-testament, mais certains de ses camarades, tels Marek Edelman (aussi jeune que lui) ou Bernard Goldstein, ont écrit d’amples et remarquables chroniques, tout à la fois factuelles et réflexives : ils décrivent les situations d’urgence sans oublier jamais leurs aspects psychiques, sociaux et, bien sûr, politiques⁵ (Edelman et Goldstein étant tous deux membres du Bund, le mouvement d’émancipation des travailleurs juifs que l’on disait alors « socialiste » et que l’on dirait aujourd’hui d’extrême gauche). On y touche du doigt, page après page, ce que

1939-1943 : la vie dans le ghetto de Varsovie (1948), trad. M. Pfeffer, Paris, Éditions Austral, 1995.

5. M. Edelman, *Mémoires du ghetto de Varsovie* (1945), trad. P. Li et M. Ochab, Paris, Éditions du Scribe, 1983 (rééd. Paris, Éditions Liana Levi, 2002). *Id.*, *La Vie malgré le ghetto : « Et il y avait de l’amour dans le ghetto »*. *Propos recueillis par Paula Sawicka* (2008), trad. M. Smorag-Goldberg, Paris, Éditions Liana Levi, 2010. B. Goldstein, *L’Ultime Combat. Nos années au ghetto de Varsovie* (1947), trad. E. Dal et V. Clerck-Ayguesparse, Paris, La Découverte-Zones, 2008.

se soulever veut dire. On y découvre aussi – comme dans les mémoires écrits ultérieurement par Yitzhak Zuckerman (dit « Antek ») ou Simha Rotem (dit « Kazik »)⁶ – que les gestes de soulèvement se déclinent dans toutes les dimensions de l’existence, depuis la plus modeste jusqu’à la plus éclatante, de la plus sereine à la plus désespérée, de la plus douce à la plus violente.

Or de cette histoire tragique a bientôt resurgi la figure tutélaire de celui qui travailla d’arrache-pied – clandestinement, bien sûr – à la rendre possible au plan de la connaissance : constituer une histoire (une connaissance) éparsse mais très précise, de l’histoire (de l’expérience) du ghetto de Varsovie. C’est Emanuel Ringelblum. Il œuvrait constamment dans ces deux dimensions à la fois : celle de l’histoire à survivre (à subir et à tenter de transformer par folles prises de risques) et celle de l’histoire à penser (à écrire, à rendre survivante, à documenter par patientes prises de notes). Entre ces deux dimensions, Emanuel Ringelblum se montra aussi cohérent que déchiré, ayant eu sans doute à se sentir lui-même épars dans la double tâche qu’il assumait.

Emanuel Ringelblum se soulevait bien à écrire l’histoire des siens appelés à disparaître, pour que celle-ci

6. Y. Zuckerman (« Antek »), *A Surplus of Memory. Chronicle of the Warsaw Ghetto Uprising* (1990), trad. B. Harshav, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1993. S. Rotem (« Kazik »), *Mémoires d’un combattant du ghetto de Varsovie* (1993), trad. G. Marlière, Paris, Ramsay, 2008. Cf. encore, parmi d’autres témoignages, D. Klin, *À cache-cache avec la mort. Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945* (1968), trad. B. Vaisbrot, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2017.

parvienne à – et soit lue par – d’autres appelés à survivre, dont nous faisons partie aujourd’hui encore. Ce fut un *résistant écrivain*, un résistant de papier qui aura noirci ses feuilles sans relâche jusque dans sa toute dernière cache, avant d’être arrêté et fusillé avec sa femme et son petit garçon en mars 1944. Les militaires ou les dirigeants politiques se moquent souvent du papier : un « tigre de papier » est, sans doute, bien plus fragile et inefficace pour prendre le pouvoir qu’un bataillon correctement armé. Devant notre feuille de papier, il ne nous reste donc souvent qu’à pleurer notre impouvoir. Mais il arrive qu’une modeste liasse de feuillets survive aux bataillons, aux militaires et aux dirigeants eux-mêmes, par-delà tout partage entre vainqueurs et vaincus. Telle est la puissance du papier : l’inscription à l’encre ou au crayon et la surface de cellulose sont capables de persister plus longtemps que nous autres humains. La feuille de papier, si fragile soit-elle, si exposée soit-elle à l’auto-dafé, n’est-elle pas susceptible de survivre à son auteur, à son censeur comme à son lecteur ?

Entre janvier et mai 2017, j’ai donné à l’École des hautes Études en Sciences sociales quelques séminaires sur cette histoire avec, pour base, un texte préalablement rédigé autour de la question suivante : comment se soulève-t-on lorsqu’on est *dos au mur*, le mur du ghetto s’entend, mais aussi le mur d’une absence programmée de toute issue viable⁷ ? J’ai naturellement uti-

7. G. Didi-Huberman, *Désirer désobéir. Ce qui nous soulève*, 1, Paris, Les Éditions de Minuit, 2019, p. 353-381.

lisé, à cette occasion, les sources iconographiques dont je pouvais disposer et parmi lesquelles je rephotographié, aujourd’hui, quelques images sur ma table de travail : un tract clandestin du mouvement de jeunesse du Bund – en réalité la couverture du journal *Yugnt shtime* (« La voix des jeunes ») de décembre 1940 – appelant à l’insurrection et à la fraternisation avec la Résistance polonaise ; des images du mur d’enceinte en construction, ou bien servant d’appui à quelque mendiant affamé, ou bien utilisé par les SS pour rafler la population et « coller les gens au mur », comme on dit ; ou encore escaladé par ceux qui tentaient de « faire le mur », à tout le moins de faire passer de la nourriture en contrebande depuis le « côté aryen » de cette prison de briques.

J’avais aussi sollicité deux sources visuelles produites par les Allemands : d’une part les photographies réalisées par Heinrich Jöst le 19 septembre 1941 au cours de sa « visite » dans les rues du ghetto ; d’autre part celles accompagnant le sinistre *Rapport Stroop* de mai 1943 sur la répression du soulèvement et l’extermination de tout ce qui pouvait rester en vie dans le ghetto. En dépit de leur point de vue – nazi –, les images de ce dossier militaire demeurent, aujourd’hui, parmi les plus bouleversantes qui nous soient restées : que l’on songe au fameux petit enfant juif levant les deux bras devant les fusils (et l’appareil photo) des SS, ou bien à l’inflexible dignité des insurgés et insurgées à peine arrêtés, promis à une mort certaine, sans pitié, certainement immédiate.

À la fin de l'un de ces séminaires, un homme étrange – réservé, indéchiffrable – est venu me voir. Il me dit en anglais, avec un fort accent polonais, qu'il serait bon que je prenne connaissance du petit corpus de photographies inclus par Emanuel Ringelblum et son équipe dans le tas d'archives enterrées le 3 août 1942, au treizième jour de la « grande déportation » des juifs du ghetto. J'étais stupéfait. On ne parle jamais de ces photographies. On ne les a jamais publiées. Comment est-ce possible, pour un sujet historique dont la documentation visuelle est si rare ? Dans l'édition française des *Archives clandestines du ghetto de Varsovie (Archives Emanuel Ringelblum)* – deux volumes sont parus à ce jour sur les trente-cinq existants de l'édition polonaise, à laquelle manquent encore cinq volumes à venir⁸ –, il n'en est jamais question, sauf très vite, comme en passant et sans précision aucune, dans la préface de l'éditrice scientifique polonaise, Ruta Sakowska⁹.

8. *Archives Ringelblum. Archives clandestines du ghetto de Varsovie, I. Lettres sur l'anéantissement des Juifs de Pologne*, éd. R. Sakowska, trad. B. Baum, É. Grumberg, Y. Niborski, A. Grudzińska et J.-C. Famulicki, Paris, Fayard-BDIC, 2007. *Archives Ringelblum. Archives clandestines du ghetto de Varsovie, II. Les enfants et l'enseignement clandestin dans le ghetto de Varsovie*, éd. R. Sakowska, trad. B. Baum, É. Grumberg, Y. Niborski, M. Laurent et L. Dyèvre, Paris, Fayard-BDIC, 2007. L'édition de référence est l'*Archiwum Ringelbluma. Konspiracyjne Archiwum Getta Warszawy*, dir. K. Person, E. Bergman et T. Epsztein, Varsovie, Żdowski Instytut Historyczny im. Emanuela Ringelbluma, 1997-2017.

9. R. Sakowska, « Introduction », *Archives Ringelblum. Archives clandestines du ghetto de Varsovie, I, op. cit.*, p. 17.

Je demandai naturellement à cet homme, dont j'appris qu'il se nommait Rafał Lewandowski et qu'il consacrait un vaste travail à la question des rapports entre photographie et archéologie, de quoi était fait cet ensemble d'images. Il me dit d'abord qu'il n'en savait pas grand-chose et qu'il ne pouvait rien me montrer, parce que tout cela dormait dans un coffre à Varsovie. Il me répétait : « Vous devriez venir voir par vous-même. » Les mois ont passé. Un jour, il est revenu et m'a dit qu'il pouvait me montrer, sur son ordinateur, quelques-unes de ces images. J'ai regardé. J'ai compris immédiatement, par rapport à l'iconographie déjà publiée de ces événements, qu'il y avait là quelque chose qui attendait, qui appelait. Un trésor muet – mais un trésor de *cris muets*, un « trésor de souffrances » (*Leidschatz*), comme disait Aby Warburg.

Je suis donc revenu – moi-même tout retourné – dans cette ville spectrale qu'est Varsovie.